

UN HOMME DANS L'OMBRE

EUSTACHY RYLSKI

UN HOMME
DANS L'OMBRE

Traduit du polonais par Véronique Patte

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Człowiek w cieniu*

Copyright © by Eustachy Ryłski, 2004. All rights reserved.

Published by arrangement with Wielka Litera, Poland.

© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-461-6

I

Rański avait espéré beaucoup de ce voyage. Chaque voyage suscitait en lui des attentes plus ou moins précises et les comblait tant bien que mal ; celui-ci n'en avait comblé aucune. C'est du moins ce qu'il lui sembla pendant et longtemps après.

La Mère Volga lui parut morte.

Chargée d'eau au-delà de sa mesure, de sa nature et de son désir, elle coulait trop vite, dans un lit brutalement gonflé, sans un soupçon de caprice, de nostalgie, de sauvagerie, sans un soupçon de ce qu'il tenait pour l'âme russe, aussi ennuyeuse et stérile que ses rives.

Une rive occidentale élevée, sablonneuse, sans arbres, une rive orientale basse, marécageuse, envahie de buissons enchevêtrés au-dessus desquels ondulaient mélancoliquement des vapeurs humides.

L'anticyclone d'Astrakhan, qui dès la fin du mois de mai emprisonnait, tel un mur de barbelés, le bassin de la Volga, jusqu'à Kazan, décevait cet été-là.

Un temps venteux, pluvieux, insupportablement froid.

Sur les ponts, une compagnie inintéressante. Mélange polono-russe de commerçants, tous en joggings élimés, Adidas et T-shirts imprimés, ressassant leur irritation contre les intempéries et leur attente de Dieu sait quelles attractions censées leur être proposées à titre de réparation.

En ce temps-là en Russie, la situation était tendue avec la vodka. Inefficace, impérialement ostentatoire ou lâchement camouflée, la prohibition avait tout de même quelques effets. À cet égard, le bateau fluvial *Friedrich Engels* constituait une enclave de liberté et d'opulence. Au début ouverts de l'aube à la nuit, puis non-stop sur tous les ponts, des kiosques, pompeusement appelés « bars », proposaient vodka russe, vins moldaves, cognacs caucasiens à des prix dérisoires. Les commodités liées aux alcools étaient la seule chose sur laquelle on pouvait compter, et, au fil du voyage, leur diversité, sans même parler de leur intensité, compensait tous les désagréments, les inconvénients, voire les offenses, comme par exemple l'horaire rigide et stupide du petit déjeuner – sept heures du matin – avec son incontournable menu : un café clair, du pain argileux, des petits fromages allemands enveloppés dans un feuillet en plastique impossible à décoller et une demi-bouteille de champagne à moitié congelé, descendue peu après dans le refuge de la cabine.

Le service était assuré par des garçons jeunes, bien bâtis, habiles, mais mal embouchés, ne cachant pas leur hostilité à l'égard des clients, marqués par ce complexe de supériorité ou d'infériorité gratuit, russe sinon soviétique. Certes, au fil de la journée, ils se bonifiaient. Le soir, au dancing, et parfois au dîner, certains devenaient carrément sympathiques en se débarrassant de ce mélange toxique de ruse canaille et de majesté asiatique. Ils fraternisaient avec les clients, leur lançaient des plaisanteries et des boutades, leur tapaient sur l'épaule, trinquaient avec eux, mémorisaient leurs prénoms et patronymes, pour, quelques heures plus tard, les clouer d'un regard de plomb aux tables ovales, dans l'énorme salle malmenée par le souffle glacé des climatiseurs vrombissant malgré le mauvais temps, puis, d'une démarche chaloupée, rejoindre le bout des tablées et se mettre à servir la sempiternelle pitance dans un silence hostile.

La croisière en était déjà à son cinquième jour. Le projet de Rański de visiter les anciennes villes de la Volga se diluait dans une pluie incessante. Jusqu'à présent, il n'avait rien vu, à part Togliatti, ville nouvelle mortellement épuisée et détraquée par tous les fléaux soviétiques. Aussi énorme qu'un iceberg, le bateau fluvial se rangeait le long de quais derrière

lesquels, tout près ou au loin, des coupoles d'églises, des colonnades de résidences gouvernementales, des maisonnettes en bois noyées dans des noiseraies aguichaient l'œil, perchées sur des collines ou tapies dans des plaines, même si leur beauté était gâchée par les cheminées fumantes des usines et les immeubles préfabriqués. Rański se sentait autant attiré par le caractère russe que soviétique des lieux, mais au bout d'une escale d'une heure environ, le *Friedrich Engels*, sans embarquer de passagers ni s'approvisionner en carburant ou en vivres, quittait la rive de manière aussi insensée qu'il y avait abordé.

Par une aube brumeuse et glacée, le bateau pénétra dans le port de Syzran et, après le petit déjeuner, il leva l'ancre sans même avoir abaissé la passerelle. Rański demanda alors au nain turbulent, qui assumait le rôle d'agent commercial plutôt que de guide, les causes de cette inhospitalité.

– Il n'y avait aucune raison de descendre, répondit aimablement l'agent.

– Et à Togliatti? insista Rański, irrité.

– À Togliatti, il y avait de la marchandise, répondit l'agent sur un ton encore plus aimable – et, tournant les talons, il s'éloigna, sans doute conforté dans sa conviction que chaque croisière accueille à son bord un emmerdeur dont on ne sait comment se défaire.

Au fond, le voisin solitaire de Rański avait dû penser la même chose, de l'autre côté de la cloison de la cabine, lorsque, devant une bouteille de cognac arménien, il avait interrogé le jeune homme sur le but de sa croisière sur la Volga.

– Je veux visiter, avait répondu Rański.

– Quoi précisément? avait demandé le voisin, interloqué.

– N'importe quoi.

– Mais vous ne le faites pas.

– Parce qu'on m'en empêche.

Ils avaient fait connaissance une semaine avant à la gare de Kazan, à Moscou, et, ayant sympathisé à leur manière, ils avaient demandé des cabines voisines sur le bateau. Ils avaient attendu pendant vingt heures le train à destination de la Volga dans l'un des insondables tunnels de la gare, exposés aux courants d'air se déchaînant tous azimuts, tout en se relayant pour surveiller leurs bagages qui, en ce temps-là en Russie, ne pouvaient être confiés aux consignes pour des raisons

évidentes. Ils observaient les flots de gens gris, éreintés et exaspérés, qui s'écoulaient dans le tunnel, parmi lesquels les marins éméchés des trois flottés, avec leurs casquettes en forme de poêle effrontément repoussées sur la nuque, se distinguaient par leur beauté plébéienne, leur fantaisie et leur agressivité.

– Tant que la Russie vivra, il y aura ces gars-là, avait fait remarquer le compagnon de Rański, un quinquagénaire pas très grand, avec un binocle retenu par une chaînette en acier et un petit air d'intellectuel à la Stolypine¹.

Il parlait un russe sec et saccadé, celui qu'utilisent parfois les habitants du Caucase du Nord, et Rański, habitué au phrasé des régions nordiques de Iaroslav et de Novgorod préservé par sa mère, un phrasé qu'il n'aimait pas et n'avait jamais appris, se délectait de la langue efficace de l'ingénieur.

C'est d'ailleurs ainsi qu'il s'était présenté: non pas par le prénom, le patronyme ou le nom, mais par la profession, la fonction, directement. Il effectuait un voyage d'inspection jusqu'à la Volga, puis descendrait le fleuve jusqu'à Astrakhan, afin de contrôler les écluses, les ascenseurs à bateaux, les renforcements, les berges sur le cours médian et méridional du fleuve.

Rański imaginait que c'était là une mission à haute responsabilité, et l'ingénieur lui fit valoir que c'était bien pour cette raison qu'il s'y consacrerait pleinement durant les trois semaines que durerait la croisière. Il évoqua les infrastructures de la Volga, la qualité de leurs gènes techniques et leur santé naturelle, qui s'expliquaient, selon lui, par le fait qu'ils avaient été conçus par des ingénieurs formés dans des écoles polytechniques de l'Empire et ayant pu disposer de milliers de prisonniers des camps environnants dont la peine et la vie ne valaient pas un clou.

– C'était en effet les années 1930, dit l'ingénieur d'un ton morne – et son regard trouble lança un éclat bref et dur à travers les verres de son binocle.

Rański s'excusa et alla fumer aux toilettes; quand il revint, ils se laissèrent aller à une lente conversation. Je l'évoque non pas parce qu'elle pourrait revêtir une importance dans la

1. Piotr Stolypine (1862-1911): homme politique russe, Premier ministre de l'empereur Nicolas II, assassiné en 1911. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

narration, mais parce que notre héros s'y sentait bien et en sécurité, ce qui n'est pas toujours le cas. J'ai à l'esprit les conversations qui reposent du silence. Mais par cet après-midi venteux et nuageux, avec la pluie prête à bondir sur la Volga, l'ingénieur n'était pas d'humeur bavarde. Ils burent une bouteille de cognac sans prononcer un mot ou presque. En examinant la cabine de l'ingénieur imprégnée du désordre, pour ne pas dire du foutoir, dont savent s'entourer les hommes solitaires, non pas de jour en jour mais d'heure en heure, désordre aussitôt doublé de saleté, Rański lui demanda la raison de son absence aux repas. L'ingénieur répondit que cela aurait exigé de sa part un effort que nul plaisir ne serait venu compenser. Il aurait en effet été obligé de se raser, de se laver, de se peigner, probablement de s'habiller, d'attendre à table d'être servi en compagnie de convives de fortune, pour lesquels il aurait convenu d'être aimable, ou du moins courtois, et surtout il aurait fallu se lever du lit. Or il n'en éprouvait pas la moindre envie.

Se dépensant peu, il se passait de petit déjeuner et de déjeuner, quant au dîner et à l'alcool, il se les faisait livrer par un garçon avec lequel il s'était entendu et qui, grâce à Dieu, s'acquittait de sa tâche avec discrétion.

– Et votre inspection ? demanda Rański en se redressant sur son siège mou et confortable.

L'ingénieur répondit d'un regard morne où vibra la corde de la désinvolture russe.

« Mais que fait-il de ses journées ? » s'interrogeait Rański en cherchant des yeux un livre ou un journal, dont la présence aurait un tant soit peu justifié cette abnégation, mais il n'aperçut ni l'un ni l'autre.

À peine eut-il ouvert la bouche pour lui poser la question qu'il entendit la réponse :

– Et vous ?

Justement, rien de plus que d'habitude, autrement dit rien.

En dépit des apparences, la vie de Rański s'écoulait à vide. Jusqu'à trente ans, il avait considéré qu'il était encore temps pour tout, après trente ans, qu'il était déjà trop tard pour tout.

Sa vie s'écoulait à vide, à l'instar de cette croisière.

Elle était muselée par l'impuissance, sans exclure le plaisir pour autant. On peut dire qu'il ressentait le plaisir plus

intensément que quiconque, mais, une fois le plaisir passé, il sombrait aussitôt, sans délai, dans le gouffre de l'impuissance et de la morosité.

Une cigarette, une jolie fille, un repas lorsqu'il avait faim, parfois de l'alcool, de l'herbe ou un psychotrope, un effort physique plus ou moins rationnel le ramenaient momentanément à la vie, créant une illusion et l'anéantissant aussitôt. L'état de mélancolie auquel il revenait n'était pas une résignation silencieuse, une acceptation philosophique de l'ordre des choses, mais une rébellion, d'autant plus impuissante que le plaisir fugace lui semblait révolu.

– Prenez donc exemple sur moi! lui conseilla deux jours après l'ingénieur auquel Rański avait confié ses états d'âme. Il s'agit de prolonger les plaisirs en recherchant ceux qui se prêtent à l'attente.

Rański lui répondit que ce n'était pas possible puisque la nature des plaisirs qu'il éprouvait résidait dans leur fugacité. Maudite fugacité.

– Cela vient du type de plaisirs que vous choisissez, Aleksander! Si vous preniez au moins exemple sur moi... Depuis le début de la croisière je ne me lève pratiquement pas de mon lit. Je ne me peigne pas, je ne me rase pas, je ne me lave pas. Je ne me soûle pas, mais je ne dégrise pas non plus. Je m'enlise toujours davantage dans un univers plus proche du sommeil que de la réalité, avec l'espoir qu'il me permettra de découvrir quelque chose que je ne suis même pas en état d'imaginer. Peu importe à quel point cet espoir est justifié, ce qui importe, c'est que j'y crois et que je puise dans cette croyance un plaisir qui durera aussi longtemps que je voudrai. Que je voudrai, Aleksander.

– Ce n'est pas pour moi, l'interrompit brutalement Rański.

Arpentant la cabine de son voisin transformée en véritable porcherie, il demanda sèchement:

– N'avez-vous pas l'impression qu'au fil du temps, cet enlèvement, cette lente dérive, cette lévitation entre l'ivresse et la sobriété, change le plaisir attendu en une souffrance évidente où le corps prime de manière humiliante sur l'esprit? Où l'envol de l'esprit culmine toujours plus bas – il faut le reconnaître – et où la chute du corps se fait plus profonde?

– Cela dépend du corps, rétorqua l'ingénieur.

C'était indéniable : il avait un corps étonnamment bien fait. Petit, sec, trapu, hâlé, avec un petit crâne gothique planté sur un cou musclé, épargné par le cours du temps. Cela ne sautait pas aux yeux, mais plus on se familiarisait avec son physique, plus on peinait à y trouver un défaut ou une irrégularité. Rański avait l'impression que ce corps, sans doute durement éprouvé par les caprices de son propriétaire, était une construction dépassant les besoins d'une vie de fonctionnaire et d'une grise existence familiale.

« Bon sang, à quoi peut lui servir un corps pareil ? » pensait-il non sans jalousie en le comparant au sien.

Quelque part au niveau de Volsk, quand plus personne ne comptait sur une amélioration du temps, des jours froids mais ensoleillés firent leur apparition. Deux seulement, à dire vrai, car avant Volgograd il se mit à pleuvoir pour de bon, mais tout de même.

Sur le bateau, l'humeur et la situation changèrent. L'humeur ayant déjà été évoquée, essayons de décrire la situation !

Depuis le début de la croisière, Rański soupçonnait qu'à part les voyageurs qu'il connaissait, rencontrait et identifiait, il existait une catégorie qu'il ne voyait jamais.

Une partie du troisième pont verrouillée, une machinerie inaccessible aux voyageurs mais bel et bien fréquentée, un coin avec quelques tables séparé du reste de la salle à manger par un espace délimité, avec un couvert suggérant que des plats plus raffinés y étaient servis, des morceaux d'un rock agressif, grossier, endiablé et entraînant à sa manière parvenant parfois avant l'aube jusqu'aux cabines, non pas depuis les soutes, où était niché le personnel, mais du sommet du navire, bref, une atmosphère de non-dits et de pesante discrétion soviétique indéfinissable mais omniprésente.

Tout cela suscitait en Rański une sensation d'oppression, sensation qui accablait aussi ce beau et grand bateau fluvial et qu'il combattait comme il pouvait.

Et il ne s'était pas trompé. Le soleil attira les passagers inconnus sur le pont. Ils étaient une quinzaine, agglutinés sur des chaises longues en bois.

Ils ne se prêtaient à aucune description collective car, à première vue, il n'y avait rien qui pût les unir. Leur soif

bestiale de soleil, puissante au point de leur faire enfreindre la règle à laquelle ils s'étaient tenus par temps froid, venteux et pluvieux, ne se laissait en effet percevoir qu'au bout d'un certain temps.

Ainsi, chacun d'eux était différent. Ni les habits, ni l'âge, ni le tempérament ne les rapprochaient. Peut-être inspiraient-ils le respect parce que personne, parmi les passagers, n'essayait de sympathiser avec eux, mais la monotonie du voyage ainsi que sa vanité encourageaient un tel comportement.

Quelques heures plus tard, lorsque Rański apporta dans la cabine de l'ingénieur un cake et de l'eau, celui-ci, assombri par l'alcool mais résolument lucide, lui demanda si le trait caractérisant les hommes du troisième pont n'était pas par hasard l'esprit des steppes.

– L'esprit des steppes? – Rański tapota le baromètre imitant le style de la Royal Navy accroché à la cloison en bois de la cabine. Qu'est-ce que cela peut signifier, aujourd'hui, en cette fin de siècle?

L'ingénieur écarta les bras. Il avait des mains sèches, expertes, vierges de tout travail physique, avec des doigts perclus d'arthrose.

– Nomadisme? Vagabondage permanent? Démarche inhumaine, élocution lente? Gestes nerveux, peau mate, jambes arquées?

L'ingénieur se tordit les doigts en faisant craquer ses articulations.

– Ou alors un climat d'indocilité dans lequel ces gens naissent et meurent, indépendamment des événements charriés par la vie, ou, inversement, une facilité à se soumettre à toute violence et une propension illimitée à la supporter. Qu'est-ce que cela peut signifier?

– Chaque chose séparément, répondit l'ingénieur, et tout à la fois.

Puis il ajouta qu'il avait aussi à l'esprit une disposition à la cruauté. Non pas une tendance à la cruauté, car chacun y succombe de temps à autre, mais une disposition congénitale.

La réponse de l'ingénieur au sujet des passagers du troisième pont déplut alors à Rański, et davantage encore la grimace défigurant son visage ainsi que le regard dur qu'il lança à

travers les verres de son binocle, regard qui réduisit à néant son air d'intellectuel.

À ce propos, le deuxième ou le troisième jour de la croisière, lorsque Rański, à brûle-pourpoint, avait déclaré à l'ingénieur qu'avec sa musculature sèche, il lui rappelait un peu Ivan Bounine, il avait eu l'impression que son voisin ne comprenait pas la comparaison.

Cela l'avait alors étonné, aujourd'hui cela l'inquiétait, car il se méfiait toujours des mystifications.

Il jeta un regard par le hublot verrouillé.

Le chenal menait maintenant vers l'est, mais grâce à la parfaite transparence de l'air, les escarpements sablonneux de la rive occidentale se détachaient plus nettement que jamais. En contemplant le paysage, il regretta une fois de plus de s'être engagé à la légère auprès de sa mère.

« Regarde l'aube se lever sur la Volga, lorsque vous pénétrerez dans les steppes ! lui avait-elle dit. Regarde et raconte-moi ! Regarde le soleil monter de l'Asie et se lever sur l'Europe ! Souviens-toi de tout ce que tu vois ! » « Au-delà de Tsaritsyne¹, avait ajouté le lendemain sa tante, le fleuve vire brutalement à gauche, à partir de Kamenny Iar, pour se précipiter inexorablement vers la mer Caspienne au milieu des champs d'absinthe. Car avant Tsaritsyne, il hésite encore et semble ne pas savoir où aller, comme tous les fleuves du monde. »

Rański se dit alors qu'après deux jours ensoleillés, un troisième pouvait suivre, et que si son voisin se décidait à l'accompagner, lui qui détestait se lever tôt pourrait faire un effort, sinon, mieux encore, passer une veillée en sa compagnie devant une bouteille de cognac arménien ou de quelques vins moldaves, puis sortir sur le pont à l'aube, sans que cela ne lui coûtât.

Mais l'ingénieur n'était pas dans une bonne disposition d'esprit, et pendant leur conversation, précisément pendant leur conversation silencieuse, rien ne changea dans le bon sens. Au contraire, Rański avait l'impression que son voisin se figeait dans une hostilité radicale.

Le câble en acier par lequel, imaginait Rański, cet homme était articulé indépendamment des circonstances, se raidit

1. Rebaptisée Stalingrad en 1925, puis Volgograd en 1961.

soudain: l'ingénieur s'immobilisa comme s'il subissait sa contraction.

Son binocle pendait au bout de sa chaîne. Ses pupilles étaient dissimulées sous ses paupières. Ses longs cils charmeurs cachaient les cernes sous ses yeux. Sa main était crispée sur le bord de la table.

II

Trois mois plus tard, dans une villa bling-bling de la banlieue de Varsovie, par un après-midi de septembre ensoleillé et chaud mais déjà indolent, Rański se remémorait les hommes du troisième pont en observant les émissaires muets.

Malgré leur parfum de lavande et leurs ongles soignés, leurs chemises Saint Laurent et leurs cravates Stapleton, leurs costumes Boss et leurs chaussures Ranieri, ils sentaient le feu de camp, la sueur de cheval, la peau mal tannée.

Silencieux, un pâle sourire aux lèvres, sur la réserve.

Ils étaient cinq autour de la table ovale. À part les hommes des steppes, il y avait Rański, Sebek Paślawski et Gites. Sebek, quadragénaire baraqué, en chemise de satin déboutonnée sur la poitrine, avec un large visage plébéien aux traits transsudant une soif d'existence et de jouissance. À chacun de ses mouvements brusques, et il n'en était pas avare, ses chaînettes en argent glissaient sur son poignet. De sa voix de baryton dilettante, il fredonnait une romance russe :

Cocher, ne fouette pas tes chevaux!

L'homme à l'air de loup, à la peau veinée, au crâne rasé, c'était Gites. Il fit un geste désabusé de la main comme s'il voulait rappeler: « Putain, mec, tiens-toi! »

On pouvait penser que ce reproche amical était la prolongation d'une attente obsessionnelle, aussi désabusée que son geste, d'autant qu'une larme venait de perler à l'œil du baryton. Mauvais augure.

Rański était plus tendu que d'habitude. Ses mains tremblaient, et, avec elles, le bout de son couteau et de sa fourchette. Son visage était pâle comme un linge, et son nez reluisait d'une sueur glacée. Un anneau incandescent lui enserrait la tête, et ses pieds étaient paralysés de froid. Il n'attendait rien de bon de ce repas fastueux et interminable, mais le caractère névrotique de ses réactions dépassait ses pires appréhensions. Il restait néanmoins patient, s'abstenant de boire la moindre goutte d'alcool.

*Brouillard et tristesse me rongent,
Sur ma route triste et navrante,
Et le passé pareil à un songe...*

Le baryton s'interrompit. Il but une gorgée de cognac, s'essuya les lèvres avec sa serviette, passa la main sur sa chevelure copieusement enduite de brillantine. Son œil libéra une larme de bouffon qui roula sur sa joue.

– Pourquoi vous chantez pas? demanda-t-il aux deux hommes assis en face de lui.

Les hommes des steppes se regardèrent. Ils ne répondirent pas. Paślawski écarta les mains. Les chaînettes glissèrent de ses poignets dans le gouffre de son ample chemise. Il s'adressa à l'homme assis à sa droite :

– Où est le problème, Gites?

Ce dernier eut un sourire inquiet. Il appliqua les mains sur son crâne rasé.

– Ils se sont tapé un sacré bout de route, Sebek. Un sacré bout de route, répondit-il doucement.

Dans le fond de la maison, l'horloge sonna cinq heures. Un souffle de vent tiède chassa le rideau, retenu par une embrasse, au cœur de la salle à manger. Rański ressentit un froid dans son dos. Il tira machinalement sa veste sur ses épaules et resserra sa cravate. Comme les hommes des steppes, il était manifestement de plus en plus crispé dans son opposition à Sebek et à Gites qui, eux, se déboutonnaient de plus en plus, insensibles à la timide douceur de cet après-midi de septembre tardif.